

SUITE DES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

Par le R. P. Lacordaire.

DIMANCHE, 19 JANVIER 1845.

Eh ! Messieurs, le monde ne s'en tait pas, il n'essaie pas de nous ravir ce privilège ; il essaie seulement d'en faire contre nous une raison et un instrument d'oppression. Que dit-il aujourd'hui quand, pour toutes nos œuvres, nous réclamons le droit commun ? Quelles armes nous oppose-t-il ? Il ne nous conteste pas le droit, il ne nie pas que la liberté soit écrite dans la nature et dans la Constitution du pays. Mais il nous dit : Nous ne pouvons pas lutter avec vous de vertu et de dévouement ; vous avez dans votre essence d'incroyables ressources dont nous ne possédons pas le secret, et par conséquent l'égalité n'existant pas entre vous et nous, la liberté doit vous être refusée comme une compensation en notre faveur. Il faut vous enchaîner pour établir l'équilibre des forces humaines, et encore, vos mains liés au mur, nous ne sommes pas certains qu'elles ne seront pas plus longues que les nôtres. Tel est, Messieurs, vous le savez, le langage présent du monde, et à quel autre est-il adressé qu'à nous ? Quel autre peut s'enorgueillir d'une servitude qui a pour justification la grandeur même de la vertu ? Le monde a raison : nous sommes les fils uniques du Christ. Comme on lui cloua les mains et les pieds pour l'empêcher de sauver le monde, il est juste qu'on attache à la croix sa véritable postérité. Et encore nous ne voyons pas la fin. Quoi qu'il arrive de ce temps passager où nous vivons, ne croyez pas que la persécution de l'incrédulité contre la foi s'arrête à ce qui s'est vu et à ce qui s'est fait jusqu'ici. Comme il est dans la nature des choses et dans le mouvement général du monde que tous les principes qui y sont contenus se développent désormais à pleines voiles, de jour en jour l'inégalité de mœurs entre l'Eglise et ce qui n'est pas elle se manifestera davantage, et la suprématie surhumaine de l'Eglise devenant de plus en plus intolérable, lui attirera de ses ennemis une plus parfaite et plus glorieuse persécution. L'Écriture nous l'a prédit, et une seule ligne de l'Écriture ne passera pas. On ne se contentera pas un jour de nier un droit, on nous les nierra tous ; le monde, fatigué de nous obéir malgré lui, tentera un dernier effort pour secouer de sa peau la lépre de la divinité. Mais alors comme aujourd'hui, la vertu de Dieu nous assistera : liés, impuissants, immobiles, cette vertu sortira de nous comme elle sortait de la robe du Christ, sans que nous parlions, sans que nous bougions, par l'effet même de notre servitude, semblable au parfum qu'on a voulu renfermer, et qui condensé par l'obstacle s'échappe par tous les pores plus suave et plus violent ; semblable encore à une source qu'on a scellée, et dont les eaux jaillissent jusqu'au ciel. Ainsi, quand le monde entier se sera coalisé pour mettre le sceau à la fontaine divine de la sainteté, comme il l'avait autrefois mis au tombeau du Sauveur, le troisième jour, l'eau se fera un nouveau passage, et les races humaines détrempées viendront s'abreuver dans son cours plus long, plus large et plus inextinguible.

De même, Messieurs, que le cœur de Dieu s'épanouissant dans le cœur de l'homme, y produit la sainteté, mélange d'extravagance et de sublime, de même, quand l'intelligence de Dieu tombe dans l'intelligence de l'homme, elle doit nécessairement y jeter quelque chose qui ne peut être ni créé, ni démontré par la raison. Or, ce qui ne peut être ni créé ni démontré par la raison, a évidemment un caractère d'extravagance, caractère que l'on ne saurait contester à la doctrine catholique. Que nous enseigne-t-elle, en effet ? Un Dieu en trois personnes, un Dieu qui a fait le monde de rien, un homme qui a perdu toute sa race par une faute personnelle, un Dieu qui s'est fait homme, qui a été crucifié pour expier des crimes dont il n'avait pas la responsabilité, un Dieu présent sous les apparences du pain et du vin. Quels dogmes, Messieurs, et c'est là pourtant toute l'architecture de la doctrine catholique ! Il est trop évident que la raison n'a créé aucun de ces dogmes, et ne saurait par ses propres forces en démontrer aucun. Et cela doit être, car si la doctrine catholique était une œuvre de la raison, elle ne serait pas une œuvre surhumaine ; si elle était une philosophie, elle ne serait pas une religion. Au lieu de dogmes, vous auriez des théorèmes de mathématiques, et au lieu d'être ici, vous seriez chez vous, parce que vous ne trouveriez rien ici qui ne fût chez vous. Vous êtes ici parce que votre raison n'a pas fait les dogmes, parce qu'elle ne peut ni les faire ni les démontrer, parce qu'il sont supérieurs à toute raison ; vous êtes ici précisément parce que j'ai à vous dire des choses extravagantes.

Nos adversaires penent nous effrayer beaucoup par ce seul mot : Mais ce

que vous avancez-là est extravagant ! Je le crois bien, et qu'aurais-je à vous dire si je n'avais à vous dire rien d'extravagant ? A quoi bon cet appareil religieux, si je n'avais à vous apprendre que ce que l'homme, en secourant ses tisons au coin de son feu, peut savoir par lui-même ? Qu'est-ce que la religion, qu'est-ce que le commerce avec Dieu, s'il laissait notre esprit juste au point où il était auparavant ? Dieu se serait mis en rapport avec nous, et nous avec lui, pour avoir la satisfaction réciproque, l'un de ne rien donner, l'autre de ne rien recevoir. Vous voyez, Messieurs, que la supposition n'a pas de sens, et qu'il faut en revenir à ce mot fameux d'un docteur : *Credo quia absurdum*. — Je le crois, parce que cela est absurde. L'expression est trop forte, mais il est facile d'en réduire l'exagération, et de comprendre qu'en effet, s'il n'y avait rien d'extravagant dans la doctrine, on ne croirait pas, on verrait tout simplement. Il faut, pour croire, quelque chose qui surpasse la raison, et ce qui surpasse la raison a évidemment pour elle un caractère d'extravagance. C'est pourquoi saint Paul disait : *Si quelqu'un de vous paraît sage à ce siècle, qu'il se fasse fou pour se faire sage*.

Eh bien ! me direz-vous ? voilà un beau mérite ; c'est justement le mérite de la superstition que vous combattiez naguères en la notant de déraison. Je vais, Messieurs, vous dire la différence.

Premièrement, nous croyons nos dogmes. Tandis que vous, savants et philosophes, vous ne croyez pas aux propres inventions de votre esprit, et que le doute les mine sans cesse par une sourde infiltration, nous, prêtres de Jésus-Christ, fidèles de l'Eglise catholique, nous croyons sincèrement ces dogmes que notre raison n'a pas faits et qu'elle ne se démontre pas. Nous les croyons depuis dix-huit siècles passés, jusqu'à donner notre sang pour eux. C'est assurément là une grande merveille, le doute de la raison à l'égard de ses propres œuvres, la foi de la raison envers des œuvres qui ne sont pas les siennes ! Mais il y a plus, non-seulement nous croyons nos dogmes, mais nous vous les proposons et nous vous les faisons croire, à vous, hommes de raison, hommes d'orgueil, hommes indignés de notre extravagance. Un jour ou l'autre, vous y venez ; un jour ou l'autre, vous nous apportez à genoux l'adoration volontaire de ce que vous aviez haï et méprisé. Nul ne vous contraint. Et ce phénomène inimaginable de la conversion de la raison à l'extravagance, il ne se passe pas obscurément dans quelques âmes perdues, il se passe chaque jour, à la face du soleil, dans une multitude d'esprits. Il n'est pas une heure de l'Eglise où elle ne reçoive des embrassements longtemps rebelles, où elle n'enfante à la foi et à l'amour ses propres ennemis, mère heureuse qui est reconnue de ceux qu'elle n'a point allaités, qui est serrée dans les bras de ceux qui la meurtrissaient. On lui naît par le blasphème comme on lui naît par la bénédiction. On lui naît dans la force de l'âge mûr, comme un effet des longues veilles de l'intelligence, des espérances de l'homme d'Etat, des illuminations de l'homme de génie. On lui naît comme un vaisseau entre dans le port après les tempêtes d'une longue navigation. On lui donne la dernière vue de l'esprit, le dernier mouvement du cœur, la ferme et inébranlable palpitation de l'âme qui a trouvé et qui se repose. Tel est son sort depuis saint Paul jusqu'à Bossuet.

Qu'en dites-vous, Messieurs ? n'est-ce pas là une efficacité surhumaine ? Car, enfin, qui peut vous faire croire ? Quelles armes ou quel art possède la doctrine catholique pour s'emparer de vous, qui ne voulez pas d'elle, pour vous persuader des dogmes inaccessibles à la raison ? Quel maléfice a-t-elle jeté sur vous ? Qui a mis dans sa main le ressort invisible dont elle dispose et par où elle vous pousse, comme l'effort suprême de votre destinée, à adorer l'extravagance ?

Il est vrai que sa prétention n'est pas seulement de vous faire croire ses dogmes, mais aussi d'en rendre compte à votre raison, tout supérieurs qu'ils lui soient. Car, de même que, dans l'ordre des mœurs, l'extravagance doit être unie au sublime, il est nécessaire que, dans l'ordre de la vérité, l'extravagance ne soit pas séparée de la plus haute lumière. C'est pourquoi la doctrine catholique, qui n'a pas créé ses dogmes et qui ne les démontre pas, les présente pourtant à la raison, une fois acceptés d'elle, comme la science suprême de la nature et de l'humanité, comme le nœud de tous les mystères, la clef de toute explication, le lien de toute coordination de la pensée, le chef-d'œuvre de l'entendement, en dehors de quoi la lumière même luit dans les ténèbres, selon l'expression de l'apôtre saint Jean. Comme l'astre du jour illumine tout sans être illuminé par rien, ainsi la doctrine catholique, flambeau premier du monde, répand sur quiconque ne ferme pas les yeux une illumination souveraine qui le ravit, et lui découvre avec l'horizon de l'éternité l'ho-